

## L'ombre et la lumière

Isabelle Doré

---

Numéro 78, 1996

Dramaturgie : nouveaux horizons

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27164ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Doré, I. (1996). L'ombre et la lumière. *Jeu*, (78), 33–37.

## L'ombre et la lumière

Dans la vie, les contradictions sont nombreuses, et certaines tiennent à ce point de la dichotomie qu'elles en deviennent ridicules. Ainsi, autant j'éprouve de la gêne à parler de moi, jugeant la démarche par trop narcissique, autant je m'étonne tous les jours qu'on ne me cite pas dans le journal.

Pour tout dire, mon rapport à l'égoïsme est totalement névrotique. Il vient de loin. Je suis une enfant de la balle. J'ai grandi dans un milieu d'acteurs et j'ai eu tôt fait d'apprendre à m'éteindre devant leur panache. Mais si j'ai toujours fait mine d'accepter de rester dans l'ombre, je n'en cherche pas moins mon « spot » !

Isabelle Doré a été comédienne et scénariste pour la télévision. Elle a reçu, en 1992, le premier prix du concours international Val'en scène pour sa pièce *César et Drana*.

Bibliographie :

*César et Drana*, CEAD, 1995.  
*Switch et son ensemble* (en collaboration avec Johane Arseneau), 1982.  
*Sont-ce les effets du Southern Comfort ?*, 1976.  
Collectifs :  
*Les Nerfs à l'air*, 1974.  
*Ni professeur ni gorille*, 1972.

Ma naissance, aussi théâtrale que discrète, avait déjà quelque chose d'antinomique. Quelques semaines avant d'accoucher, ma mère<sup>1</sup>, dans *Antigone*, brûlait les planches avec Jacques Galipeau comme partenaire. Huit jours après ma naissance, elle croisait Galipeau dans les couloirs de l'ancienne Maison de Radio-Canada située, en 1951, à l'angle du boulevard Dorchester et de la rue Guy.

- Charlotte... Comment vas-tu ?
- Bien, j'ai eu ma fille !
- Comment ta fille ?
- J'ai accouché la semaine dernière...
- Tu étais enceinte ? ! ? !

Ce tour de magie était simple. Tout au long des représentations, ma mère avait tressé serré les lacets de son corset, et moi, je commençais à me faire vraiment toute petite sur scène. Comment y remettre les pieds, et toujours sans m'y faire voir, telle était la question essentielle de ma vie. C'est ainsi que je suis devenue auteure dramatique !

Ma première pièce, je l'ai écrite en 1962, et c'est Shakespeare qui me l'a inspirée. Le Théâtre-Club donnait *le Marchand de Venise* à la Comédie Canadienne. En même temps, ma mère jouait au Théâtre du Nouveau Monde qui nichait à l'Orphéum un

1. Charlotte Boisjoli. NDLR.

peu plus à l'ouest, rue Sainte-Catherine, juste à côté du magasin Morgan de l'époque. Ne pouvant assister à la première du Théâtre-Club, ma mère m'avait refilé son invitation. Le plan était simple : elle me déposerait en face de la Comédie Canadienne pour venir me reprendre en taxi après sa représentation à elle et mon spectacle à moi. Ce qui m'attendait là ne représentait rien de moins que le plus grand coup de foudre de ma vie. D'abord, Jean-Paul Dugas était de la distribution. Il jouait Bassanio. Ceux qui s'en souviennent me donneront raison : c'était le plus bel homme que la terre ait jamais porté ! J'en ai rêvé pendant des nuits entières sans jamais me déclarer, c'était mon amour secret... Dans mes songes, je le rajeunissais de quelques années et je me vieillissais d'autant, histoire de rendre le couple vraisemblable, ne serait-ce qu'à mes propres yeux.

Ce qui frappa ensuite mon imagination était de voir deux personnages féminins (Portia et Nérissa) se déguiser en homme. Monique Lepage jouait Portia, alors que Lise Lassalle interprétait Nérissa. La petite fille de onze ans que j'étais jubilait de voir des femmes usurper par la ruse des fonctions (l'une docteur en droit, l'autre clerc) qui jusque-là étaient réservées aux hommes. Finalement, en plus de me laisser raconter la plus belle histoire qu'il m'ait été donné d'entendre encore jusqu'à ce jour, je me rendis compte que Shakespeare était bel et bien sur scène sans se montrer le bout du nez.

J'ai insisté auprès de ma mère pour revoir et revoir la pièce. Elle s'est prêtée de bonne grâce à mon caprice une bonne quinzaine de fois. Cela aurait pu durer, mais il y a toujours les soirs de dernière qui viennent vous briser le cœur. Dépossédée, abandonnée, j'eus le seul réflexe pouvant me guérir de cette trahison : j'écrivis une pièce de théâtre que j'intitulai *les Papes modernes*. L'action se passait en Italie, et tous les personnages portaient des noms italiens. J'apprenais à plagier. Le manuscrit s'est perdu aujourd'hui mais, à l'époque, motivée par la fierté maternelle, ma mère avait fait lire mon texte à plusieurs de ses camarades. Jean-Paul Dugas était de ceux-là, et ma mère me transmet ses commentaires :

- Tu sais que Jean-Paul a lu ta pièce !
- Qu'est-ce qu'il en dit ? ai-je demandé le cœur battant.
- Il a dit que c'était prometteur...

Le mot peut sembler anodin, mais l'esprit naïf et audacieux d'une préadolescente peut décréter qu'il s'agit là d'un synonyme du mot « génial ». C'est ce que je décidai, principalement parce qu'on est plus porté à épouser une fille géniale qu'une fille



Photo : Marie-Ève Doré.

prometteuse. Il n'en reste pas moins que, ayant souvent manqué l'école à cause de mes soirées au théâtre, qui me faisaient coucher tard, je n'ai jamais profité d'aucune formation ni développé autre chose qu'un talent naturel : celui d'écrire pour des comédiens.

Ma carrière a commencé comme un mirage ; une promesse qui n'en finit plus de s'annoncer en grande pompe, mais qui ne livre pas la marchandise. Pour mieux me cacher, j'ai collaboré avec plusieurs auteurs pour toutes sortes de textes, au théâtre comme à la télévision. Heureusement, une intuition grandissait en moi jusqu'à devenir enfin une conviction : deux univers, ensemble, finissent par se niveler. Jamais l'un d'eux n'atteint à la maturité. J'en reste convaincue aujourd'hui et, depuis environ dix ans, je vis ma solitude d'auteure avec détermination. De toute façon, l'écriture, quelle qu'elle soit, exige beaucoup de travail. Malheureusement, seule ou pas, je résiste à l'effort avec autant de force qu'il en faut pour déplacer des montagnes, si bien que j'ai rêvé d'écrire plus souvent que je n'ai écrit. Je peux perdre des heures à imaginer que je me réveille un jour avec, comme par magie, une pièce sur la table. Elle constituerait la somme de deux ans de travail (laps de temps qui me semble idéal pour l'écriture d'une œuvre dramatique), mais serait apparue toute faite, corrigée, imprimée et reliée ; gracieuseté du petit Jésus des paresseux. Mieux encore, j'aurais déjà devant moi les douze tomes de mes œuvres complètes. Il me suffirait de les faire éditer un à un pour empêcher qu'on doute de moi comme on a fait de Shakespeare.

Ce songe m'habite surtout lorsque je lis des biographies d'auteurs. Je fréquente ce genre de littérature pour voir comment on fait pour commencer seulement à écrire. C'est lorsque je m'identifie assez bien au personnage principal que j'en arrive à croire que tout mon œuvre est accompli, publications posthumes incluses, sans que j'aie besoin de me fatiguer même à rêver. Cette méthode n'est pas très efficace puisque ses effets se perdent sitôt que je relève les yeux du livre ; je suis restée moi-même et ici. Cette prise de conscience est fatale pour mon écriture.

Je viens de lire *les Trois Dumas* d'André Maurois où, en moins de deux heures, c'est-à-dire entre les pages 75 et 276, Alexandre père a réussi à écrire les pièces *Anthony* et *la Tour de Nesle*, ainsi que les romans *les Trois Mousquetaires* et *le Comte de Monte Cristo*. Il avait des collaborateurs compétents, mais il faut se lever de bonne heure pour rivaliser avec tant de prodigalité littéraire. Chaque fois que je suis placée devant une tâche semblable, je démissionne pour retourner à mes rêves éveillés. Voilà comment je commence mes pièces la plupart du temps, et ça peut durer, durer, jusqu'à ce que la réalité, la garce, vienne me secouer.

C'est pour répondre à cette salope que j'ai fait *César et Drana*. Je voulais montrer à la réalité qu'on pouvait être plus fort qu'elle ; qu'on pouvait tromper la solitude, mépriser la souffrance et narguer la mort. En vous parlant de Drana, je saute à pieds joints dans mes contradictions, puisque Drana, c'est moi !... Je ne me complais plus dans la douleur, j'aime le penser du moins ; ça m'a coûté 60 \$ l'heure pour y arriver. Il n'en reste pas moins que les premières paroles que j'ai mises dans la bouche de Drana n'ont fait d'elle rien de moins que mon porte-parole. Ses mots exprimaient le sentiment



Julie Vincent dans *César et Drana* (Théâtre d'Aujourd'hui, 1995).  
Photos : Daniel Kieffer.

d'abandon qui m'a toujours habitée. Lorsque j'étais petite, ma mère travaillait beaucoup, et il n'y avait pas toujours de gardienne à la maison. Drana nomme aussi la peur terrible que j'ai de la vie, de la vieillesse et de la mort. Elle crie la persécution que j'ai ressentie très tôt dans ma vie. Dans les années cinquante, les enfants dont les parents n'allaient pas à l'église se faisaient dire des horreurs par les sœurs. Aussi, chaque mot de Drana parle de ma rage d'avoir été ballottée par les gens et les événements. Mes parents étaient divorcés, ma sœur, mon frère et moi devions souvent changer de maison. Finalement, en chantant sa frustration d'être privée d'un pays qu'elle voudrait sien, Drana parle encore et toujours pour moi. Me reconnaissant trop bien dans ce que j'écrivais, je voulais me cacher derrière un symbole universel pour illustrer mon état d'âme : celui de la Tsigane.

Croyant m'éloigner de moi, je me rendis compte rapidement que je ne faisais que m'en approcher davantage. Plus je fouillais dans les livres pour nourrir mon sujet, plus je constatais que les Roms ressemblent aux Québécois (en sanskrit, « rom » veut dire « homme » et, pour qu'on les identifie, c'est ce mot qu'ils préfèrent). Ils n'ont pas de pays, leur culture et leur langue empruntent à gauche et à droite, et ils aiment bouger. Rappelez-vous les coureurs des bois ! Vérifiez à chaque premier juillet le compte qu'on fait dans les journaux des déménagements de familles complètes, seulement à Montréal. Examinez les statistiques sur les Québécois en voyage et vous arriverez aux mêmes conclusions que moi.



Dans un rapport de comédienne à auteure, j'avais la conviction que seule Julie Vincent pouvait me comprendre. Toutes les deux, nous nous sommes si souvent raconté nos histoires. Ensemble, nous avons travaillé, ri, pleuré, bu, dansé. En enfilant la robe de Drana, Julie endossait mes angoisses, qui ressemblaient déjà aux siennes. Cela fut fait si naturellement que mes proches se mirent à me dire que Julie et moi nous nous ressemblions physiquement. Or, si nos cœurs chantent la même chanson, nos corps sont de races très différentes. Julie n'en a pas moins créé une symbiose toute théâtrale avec Drana et moi.

Le travail de l'auteur est récompensé par celui de l'acteur, et c'est seulement là que je trouve le courage de recommencer. La prochaine fois, je me cacherai encore moins que dans Drana. Je suis en cours d'écriture d'une pièce qui s'intitule *le Soir de la dernière*. Je veux y démontrer que les individus qui préfèrent le rêve à la réalité sont condamnés à vivre dans un théâtre, tout comme les peuples qui n'osent affronter leur réalité propre sont condamnés à occuper un territoire imaginaire. Je ne me guérirai jamais des soirs de dernière ! ♦